

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 33.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION :</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 80		Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 15 DECEMBRE 1881.



Depuis l'aube jusqu'au soir il parcourait les bois. (Page 308, col. 1.)

## PÉRINE ROSIER.

(Suite.)

—Pauvre femme, pauvre femme, murmura Mme de Kéroual, dont les yeux se remplissaient de larmes; oui, vous avez raison, vous devez beaucoup souffrir en effet.

—Et si encore je souffrais pour moi seule, poursuivait Périne, mais non, et des douleurs bien autrement cuisantes me sont réservées dans l'avenir! voici que mon enfant grandit, ma Georgette, ma fillo chérie, dont l'âme blanche n'a pas une

souillure, dont la pensée n'a pas une tache, et cet ange immaculée, je vais le jeter fatalement au milieu des hasards de l'horrible vie qui est la mienne. Quelles paroles frapperont ces oreilles si chastes? quelles lumières maudites et précoces éclaireront cette innocence au milieu des bas-fonds impurs où nous appelle notre métier? Georgette sera belle, on le lui dira, et en quels termes? Qui donc songerait à se gêner avec la fille d'une saltimbanque? Elle sera pauvre, on lui fera des offres infâmes comme celles qui si souvent sont venues me faire rougir. Qu'arrivera-t-il alors? je n'ose pas y penser. Qui sait si Dieu protégera mon enfant comme il a daigné me protéger? qui sait s'il lui donnera la force de résister aux tentations qui

viendront l'assaillir ? qui sait si ma surveillance maternelle ne sera pas un jour en défaut ? Voir Georgette perdue, avilie ! Ah ! le ciel me préserve d'un tel malheur ! Vous êtes mère comme moi, madame la comtesse, et vous devez me comprendre. Plutôt que de voir mon enfant flétrie, j'aimerais mieux la voir morte.

Mme de Kéroual prit les deux mains de Périne et les serra affectueusement dans les siennes.

—Oh ! oui, dit-elle, je vous comprends, et ce que vous pensez je le pense.

—Eh bien, madame, croyez-vous encore que je puisse regretter cet enfer dont vous m'aviez sortie et dans lequel il va falloir rentrer ?

La comtesse ne répondit pas, et un long silence succéda aux dernières paroles de Périne.

Insouciant comme on l'est à leur âge, les deux petites filles continuaient à jouer.

Mme de Kéroual avait laissé tomber sa broderie sur ses genoux, et ses grands yeux pensifs se tournaient vers le ciel dont on voyait des échappées bleues à travers le feuillage des arbres. A coup sûr, en ce moment la jeune veuve s'isolait du monde extérieur d'une façon complète, absolue et vivait au sein de sa pensée.

Périne la regardait à la dérobée avec une sorte de vague inquiétude, il lui semblait pressentir que quelque chose de solennel et de décisif se préparait, quelque chose qui la concernait.

Mais quoi ? elle ne pouvait le deviner.

Un temps assez long se passa ainsi, puis la comtesse redescendit enfin des sphères élevées où planait son esprit.

—Périne, dit-elle d'une voix lente et grave, d'aujourd'hui seulement je vous connais bien, j'avais déjà pour vous de l'affection, de la sympathie, mais maintenant que vous m'avez dévoilé votre âme, je fais plus que vous aimer, je vous estime et je vous respecte.

—Oh ! madame, madame, balbutia Périne toute confuse en cachant dans ses mains son visage empourpré ; à moi votre respect, à moi !...

La comtesse reprit sans lui laisser le temps de poursuivre :

—Après vous avoir écoutée, je me suis recueillie, je me suis consultée, vous l'avez vu, n'est-ce pas ? je suppliais Dieu de m'envoyer sa lumière, je lui demandais de m'indiquer la route à suivre et je crois qu'il m'a répondu.

Périne commençait à comprendre, mais elle n'osait se livrer tout entière à ses espérances, elle avait peur de tomber de trop haut. En proie à une émotion inouïe, elle attendait.

—Ce que d'autres appellent le hasard, je le nomme, moi, la Providence, continua Mme de Kéroual ; le ciel lui-même avait décidé qu'un accident viendrait frapper votre mari près de cette maison dont l'hospitalité devait vous être offerte. Assez longtemps vous avez souffert, ma main était choisie pour changer votre destinée.

—Changer ma destinée ? balbutia Périne, que veut dire madame la comtesse ? Je la supplie de s'expliquer.

—Je vais le faire à l'instant, répondit la jeune veuve. Ce métier de saltimbanque, dont vous avez horreur pour vous-même, et surtout pour votre chère enfant ; il dépend de vous de lui dire à jamais adieu !

Périne joignit les mains ; une flamme passa dans son regard ; ses lèvres s'entrouvrirent. Cependant elle resta muette, mais avec quelle brûlante éloquence son beau visage interrogeait !

—Enfin, continua la comtesse, si vous le voulez, vous ne me quitterez plus ! le voulez-vous ?

—Si je le veux ? s'écria Périne qui sentait son âme se fondre et son cœur déborder. Ah ! madame, madame, ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ? Est-il possible que ce soit à moi que vous demandiez si je le veux ?

—Je ne doute pas de votre consentement, je l'avoue, fit la comtesse en souriant.

—Ne plus vous quittez jamais ! rester auprès de vous toujours ! reprit avec exaltation la femme de Jean Rosier, quel rêve ! quel beau rêve !

—Il peut devenir une réalité. Cela dépend de vous.

—Pour cela, madame la comtesse, que faut-il faire ?

—Accepter mes propositions.

—Oh ! madame, quelles qu'elles soient, d'avance, sans les connaître, je les accepte ! Je les accepte avec joie profonde, avec une reconnaissance sans bornes.

—Pour vous prononcer ainsi, reprit Mme de Kéroual en souriant de nouveau, attendez du moins que vous sachiez...

Et, comme elle vit que Périne allait l'interrompre, elle ajouta vivement :

—Non ! laissez-moi parler, vous répondrez ensuite. Voici l'idée qui m'est venue. Je suis la plus mauvaise maîtresse de maison qu'il y ait au monde. On ne m'a point habituée, dès ma jeunesse, à m'occuper de ces mille détails qui font que l'économie règne dans un intérieur, sans y supprimer l'abondance. Mes domestiques sont honnêtes, je le crois fermement, mais ils ne se sentent guère surveillés et ils agissent en conséquence. Comprenez-moi bien. Je ne les accuse pas d'indélicatesse, car, encore une fois, je répondrais d'eux, mais il y a désordre, et, par conséquent, gaspillage. Le chiffre des dépenses de ma maison devrait être beaucoup plus restreint qu'il ne l'est avec un train modeste comme celui que je mène. Or, j'ai une fille, il me faut penser à elle, à son avenir. Je dois, par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, augmenter la fortune qu'elle possédera plus tard. Je ne veux pas que le désordre dont je viens de vous parler continue, mais je sens bien que, toute seule, je suis impuissante contre les habitudes prises, et c'est sur vous que je compte pour arriver au résultat que j'antonne.

—Sur moi, madame ? répéta Périne avec étonnement.

—Oui.

—En quoi donc puis-je vous être utile ?

—En exerçant à ma place cette surveillance dont je me reconnais incapable, en vous mettant à la tête de ma maison avec le titre et les fonctions de femme de confiance. Oh ! soyez sans inquiétude, ajouta la comtesse en voyant un mouvement de Périne, votre amour-propre n'aura pas à souffrir. Il n'y a rien, dans ce que je vous propose, qui ressemble à la domesticité.

—Ah ! madame, répliqua vivement la femme de Jean Rosier, vous vous méprenez sur mes sentiments ! la domesticité, avec une maîtresse telle que vous, me semblait mille fois préférable à la triste indépendance dont je jouissais. Mais je me demande comment j'ai pu mériter cette confiance que vous daignez me témoigner.

—La confiance ne peut se commander et ne s'explique pas. La mienne est instinctive, et je suis sûre qu'elle est bien placée. Je vous confierais ma fortune. Je ferais plus encore, je vous confierais mon enfant.

Périne, pour toute réponse, se laissa tomber à genoux devant la comtesse, et saisit ses deux mains, qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

—Ainsi, c'est convenu ? demanda Mme de Kéréal, vous acceptez ?

—Autant voudrait demander au condamné s'il accepte sa grâce ! mais, madame la comtesse, ne craignez-vous pas...

—Quoi donc ?

—Que vos domestiques, qui connaissent ma situation misérable, et n'ignorent pas l'état méprisé que j'exerçais il y a quelques jours encore, ne se blessent et ne s'irritent de l'autorité que vous voulez me donner sur eux, et ne refusent de s'y soumettre ?

—S'il est des choses pour lesquelles je suis faible, répliqua la comtesse, je sais être ferme, inflexible même, quand il le faut, et j'exige, chez tous ceux qui me sont soumis, le respect absolu de ma volonté ! Mes domestiques reconnaîtront l'autorité dont je vous investis, et vous obéiront comme à moi-même, ou bien ils cesseront de m'appartenir. Ceci, d'ailleurs, n'est pas à craindre, soyez-en persuadée. Ces braves gens me sont dévoués absolument, et, par le fait seul qu'ils vous verront jouir de ma confiance entière, ils jugeront que vous en êtes digne ! Voici donc une première objection victorieusement levée. Vous en reste-t-il d'autres à me soumettre ?

—Une seule, madame la comtesse, mais bien importante.

—Laquelle ?

—Celle-ci : Mon mari ? je ne puis songer à me séparer de lui ? Sans moi, que deviendrait-il ?

—A Dieu ne plaise, répliqua la comtesse en souriant, à Dieu ne plaise que la pensée me soit venue d'éloigner l'un de l'autre ceux qui sont unis par des liens qu'on ne doit point rompre ! Votre mari ne vous quittera pas, il restera ici au château.

—A quel titre ? J'ai grand peur que le pauvre cher homme ne soit tout à fait incapable de rendre le moindre service à madame la comtesse.

—Il m'en rendra, cependant, et de très-réels, s'il veut accepter des fonctions qui lui laisseront une liberté à peu près complète : celle de garde-chasse. Il sera simplement astreint à surveiller mes bois, qui ne sont pas bien grands, et à faire, le matin et le soir, une ronde dans le parc. Le costume n'est pas une livrée, et ne pourra, par conséquent, froisser son amour-propre. L'homme le plus fier et le plus susceptible porterait, sans répugnance aucun, la veste de chasse et les guêtres longues. Eh bien ! Périne, que répondez-vous à cela ?

—Je réponds, madame la comtesse, que vous êtes notre Providence, et que mon mari, quand je vais lui porter ces nouvelles si bonnes, et surtout si inespérées, se trouvera le plus heureux des hommes.

—Il acceptera donc ?

—S'il acceptera ? Demandez-moi plutôt, madame la comtesse, s'il ne deviendra pas fou de joie ? Lorsque nous cheminions dans notre carriole, le long des routes, il ne pouvait voir passer un chasseur, son fusil sur l'épaule et son chien devant

lui, sans pousser de gros soupirs. La chasse, c'est sa passion ! il est très-adroit d'ailleurs, et il entretiendra la maison de gibier.

—Tout est donc pour le mieux ! s'écria Mme de Kéréal. Voilà une affaire arrangée, et il ne nous reste plus à nous occuper que de Georgette. La chère petite restera la compagne et l'amie de ma fille. Je prendrai dans trois ou quatre ans une gouvernante qui les élèvera sous mes yeux, toutes les deux, de la même manière, et quand Marthe se mariera, je donnerai une dot à Georgette et je lui chercherai un bon mari.

Périne aurait voulu répondre, mais elle ne trouva pas de paroles, et d'ailleurs, l'émotion la suffoquait. De grosses larmes de joie coulaient sur ses joues. Tout à coup elle se leva. Elle se dirigea d'un pas rapide vers les deux enfants, qui continuaient à jouer, sans se douter de l'importance des paroles échangées si près d'eux et des résolutions prises pour leur avenir.

Elle saisit Georgette, la souleva, la pressa sur son cœur en l'embrassant avec frénésie, et, l'apportant aux genoux de Mme de Kéréal, qui n'était guère moins émue qu'elle-même, elle balbutia :

—Le jour où vous aurez besoin que je meure pour vous, madame la comtesse, pour vous ou pour votre fille, ce jour-là, sur la vie de mon enfant que voici, je vous jure que je serai prête !

—J'accepte votre promesse ! répondit Mme de Kéréal dont le doux et beau visage était inondé de larmes comme celui de Périne. Ce serment que vous venez de faire, vous le tiendrez, j'en suis sûre et j'y compte, à l'heure où Marthe aurait besoin de vous !

## XI.—Préparatifs.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis l'entretien que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Les intentions de la comtesse avaient reçu un commencement d'exécution.

Périne, présentée aux domestiques comme investie de la confiance entière et des pleins pouvoirs de Mme de Kéréal, remplissait au château de Rochetaille les fonctions de femme de charge.

Les valets, hâtons-nous de le dire, s'étaient révoltés d'abord, *in petto*, contre l'autorité donnée sur eux à une personne qu'ils ne considéraient pas même comme leur égale, et ils avaient résolu d'opposer à cette autorité une muette et sournoise résistance ; mais Périne, tout en entreprenant la réforme des abus signalés par la comtesse, fit preuve d'un tact si grand, déploya tant de douceur et de bienveillance, se montra si humble, évita si bien de faire ostensiblement acte de domination, que la valetaille lui pardonna bien vite une supériorité qu'elle semblait oublier elle-même, et accepta comme un pouvoir légitime celui dont elle ne targuait si peu.

Une seule personne, poussée par une jalousie absurde, s'obstina dans une résistance irraisonnée. Ce fut la femme de chambre de Mme de Kéréal.

La pauvre créature, douée d'une intelligence un peu plus que médiocre, se persuada que Périne avait capté à son détriment la confiance de la comtesse, et qu'à elle, Justine Landry,

à elle seule, auraient dû recevoir les hautes fonctions de femme de charge.

En vertu de raisonnements de ce genre, Justine Landry se regarda comme dépos-édée, tranchons le mot, comme spoliée : elle ne négligea aucune occasion de le faire sentir à Périne, et le fit d'une façon si inconvenante, si brutale, si persistante, que la comtesse s'en aperçut et, malgré les supplications de Périne qui demandait grâce pour son ennemie, mit à la porte Justine Landry.

Le jour même du départ de cette dernière, la femme de Jean Rosier témoignait à Mme de Kéroual ses vifs regrets de ce qui venait de se passer.

—Ne regrettez rien lui répondit la comtesse. Cette créature, en vous manquant, me manquait à moi-même. Je ne pouvais tolérer ses insolences et je suis ravi de ne plus la voir.

—Mais enfin, répliqua Périne, voilà madame la comtesse dans l'embarras à cause de moi.

—Embarras fort peu grave, je vous assure. Le service de Justine Landry n'avait rien de précieux. Il me sera facile de remplacer cette fille.

—Madame la comtesse consent-elle à m'accorder une grâce ?

—Sans aucun doute. Que désirez-vous, Périne ?

—Que madame la comtesse veuille bien ne pas reprendre de femme de chambre et m'autoriser à remplir les fonctions que Justine Landry remplissait auprès d'elle.

Mme de Kéroual fit un geste de surprise.

—Quoi ? s'écria-t-elle. Vous voulez...

—Il n'est rien que je désire davantage.

—Songez-y donc, le service de femme de chambre est très-assujétissant.

—Tant mieux, car il me procurera plus souvent l'occasion d'être auprès de madame la comtesse.

—Songez aussi que je n'ai personne à qui je puisse confier, à votre défaut, la surveillance de la maison.

—Si madame la comtesse y consent, je garderai cette surveillance, et je serai tout à la fois femme de charge et femme de chambre.

Périne levant ainsi tous les obstacles, il n'y avait qu'un parti à prendre, celui d'accepter, et c'est ce que fit Mme de Kéroual.

Quant à Jean Rosier, aussitôt qu'il fut guéri complètement et que le docteur Perrin eut déclaré qu'il pouvait entreprendre les plus longues courses sans risque pour sa jambe, il revêtit avec transport la culotte de velours à côtes, les gros souliers, les longues guêtres de cuir et la veste de drap noir à boutons armoriés, et il remplit avec un zèle et une assiduité dignes des plus grands éloges, les fonctions de garde-chasse assermenté de la comtesse de Kéroual.

Le brave homme se sentait tellement heureux qu'il avait renoncé à la boisson, complètement et presque sans peine.

Quoique le vin et l'eau-de-vie fussent pour ainsi dire à sa discrétion, il ne s'était pas grisé une seule fois depuis son arrivée au château de Rochetaille.

Depuis l'aube jusqu'au soir il parcourait les bois, ne manquant guère de rapporter de ses longues battues quelque lièvre ou deux ou trois perdreaux.

Bien souvent même il se levait au milieu de la nuit, afin de faire une ronde supplémentaire dans le parc. Il avait, en un mot, le fanatisme de son service.

La comtesse de Kéroual sentait grandir de jour en jour la confiance et l'affection que lui inspirait Périne.

Marthe et Georgette devenaient de plus en plus inséparables.

Deux ou trois mois s'écoulèrent dans un calme profond ; le bonheur semblait régner au château de Rochetaille et rien n'annonçait que le ciel pur et radieux dût se couvrir bientôt de nuages sombres.

Un matin, le facteur rural, qui ne manquait jamais de passer entre neuf et dix heures en faisant sa tournée, apporta plusieurs lettres pour Mme de Kéroual. L'une d'elle était timbré de Paris. Un large cachet de cire rouge armoirié fermait son enveloppe épaisse.

Périne se trouvait dans la chambre de la comtesse au moment où ces lettres lui furent remises.

Mme de Kéroual les prit d'abord avec indifférence, mais en reconnaissant l'écriture tracée sur l'enveloppe aristocratique que nous venons de décrire, une exclamation s'échappa de ses lèvres et la plus vive rougeur colora son visage habituellement d'une pâleur mate et à peine rosée.

D'une main fiévreuse elle rompit le cachet ; ses regards dévorèrent avidement le contenu de la lettre ; quand elle eut achevé cette rapide lecture, elle la recommença, et l'expression de la joie la plus vive rayonna dans ses yeux.

—Madame la comtesse reçoit une bonne nouvelle, demanda la femme de Jean Rosier avec cette familiarité respectueuse à laquelle Léonie de Kéroual l'avait habituée.

—Une excellente nouvelle, en effet, répondit la jeune femme en souriant. Mon cousin Gontran m'écrit qu'il arrive aujourd'hui.

—M. le baron de Strévy ? fit Périne qui connaissait ce nom pour l'avoir entendu prononcer plus d'une fois par les domestiques du château.

—Lui-même. Il a dû partir hier au soir par la malle-poste : il sera ici à quatre heures de l'après-midi.

—M. le baron vient de Paris ?

—Oui, et sa lettre me donne l'espoir qu'il passera dans notre solitude la plus grande partie de l'automne.

Ceci fut dit avec une expression de joie profonde qui n'échappa point à Périne.

—Si madame la comtesse veut bien m'indiquer l'appartement qu'elle destine à M. le baron, reprit-elle, je vais m'occuper d'y tout mettre en ordre.

—Venez, répliqua Mme de Kéroual, je veux partager cette tâche avec vous.

La comtesse conduisit Périne à un délicieux petit appartement, situé à l'extrémité de la galerie qui desservait le premier étage du château. La femme de Jean Rosier n'avait jamais franchi le seuil de cet appartement dont Léonie conservait la clef, et qui se composait d'un salon grand comme un boudoir, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette.

Périne fut frappée de l'extrême fraîcheur et de l'exquise coquetterie de ces trois pièces qui ressemblaient beaucoup plus au saectuaire intime d'une femme à la mode qu'au logis destiné à recevoir un homme.

Les murailles et les plafonds tendus de toile perse, les meubles arrondis et capitonnés, les parquets recouverts d'un tapis de haute laine, touffu comme un gazon, donnaient à cet intérieur un aspect d'élégance raffinée et féminine.

L'appartement de Mme de Kéroual était loin d'offrir cet aspect de mollesse voluptueuse.

Périne en ressentit quelque étonnement, mais elle n'eut garde de manifester son impression.

La comtesse voulut ouvrir elle-même les rideaux, les fenêtres et les persiennes; le soleil, en inondant de lumière les gerbes de roses, de camélias, de volubilis, peintes sur les tentures et éparses sur le fond blanc des tapis, sembla se jouer dans un parterre en plein épanouissement.

Mme de Kéroual alors s'occupa des plus petits détails, faisant la guerre au moindre atome de poussière, et ne laissant pour ainsi dire aucune besogne à Périne.

—Je n'ai pas faim.

—Madame la comtesse serait-elle souffrante? demanda Périne avec inquiétude.

—Jamais je ne me suis mieux portée.

—Madame la comtesse ferait bien de manger quelque chose, si peu que ce soit, d'autant plus que Mlle Marthe attend madame depuis longtemps pour se mettre à table.

—Vous avez raison; cette chère Marthe, je ne pensais plus à elle.

Ne plus penser à son enfant, elle, la meilleure des mères! Que se passait-il donc ce jour-là dans l'esprit de Léonie, ou plutôt dans son cœur?



Il hanta Mabille et le Château des fleurs. (Page 314, col. 1.)

Lorsque tout se trouva en ordre (et Dieu sait si cet ordre fut complet et irréprochable), Léonie désigna les grandes potiches du Japon et les cornets de Chine, placés sur les meubles de marquetterie, et concourant à l'ornementation générale.

—Maintenant, dit-elle, descendons au jardin et cueillons des fleurs pour remplir ces vases. Je veux qu'il y ait des fleurs partout, surtout des roses, beaucoup de roses, le baron les adore.

Au bout d'une heure, la moisson odorante était faite, et l'appartement, paré comme une chapelle un jour de grande fête, n'attendait plus que son hôte; mais Mme de Kéroual avait oublié de déjeuner, et quand Périne lui en fit l'observation, elle répliqua :

Mme de Kéroual alla chercher Marthe et se mit à table; mais il lui fut impossible de goûter aux mets placés devant elle. Une agitation bizarre, une gaieté fébrile, la dominaient absolument; elle parlait sans raison, elle riait sans motif et toute son attitude était si bizarre, que l'enfant finit par le remarquer.

—Petite mère, lui demanda-t-elle, qu'est ce que tu as donc, tu n'es pas comme tous les jours?

Léonie attrapa sa fille dans ses bras; la pressa sur son cœur avec un transport inouï de tendresse et lui dit en la couvrant de baisers :

—Cher trésor, tu vas être bien contente.

—Pourquoi donc ça, petite mère?

—Parce que tu verras aujourd'hui ton bon ami.

L'enfant prit un air étonné.

—Mon bon ami ? répéta-t-elle avec un accent interrogatif.

—Oui.

—Qui est-ce donc, mon bon ami ?

—Tu sais bien, c'est ton cousin... ton cousin Gontran.

—Ah !

Et, après avoir murmuré ce monosyllabe, Marthe fit une moue très-prononcée.

—Est-ce que tu ne te souviens pas de Gontran ? demanda vivement Mme de Kéroual.

—Oh ! si, répondit l'enfant ; oh ! si, je m'en souviens.

—Est-ce que tu n'es pas contente qu'il arrive ? reprit la comtesse.

—Pas beaucoup.

—Tu ne l'aimes donc plus ?

—Non.

—Et depuis quand ? s'écria Léonie avec étonnement.

—Depuis toujours.

—Tu te trompes, chère fille ; tu l'aimais autrefois... tu l'aimais beaucoup.

Marthe secoua négativement la tête.

—Mais pourquoi ? reprit la comtesse.

—Je ne sais pas.

—Est-ce qu'il t'a fait du chagrin la dernière fois qu'il est venu ?

—Non.

—Enfin, as-tu quelque chose à lui reprocher ?

—Rien.

—Mais alors, encore une fois, pourquoi ne pas l'aimer ?

Avec cette naïve obstination des enfants qui éprouvent un sentiment, mais sont incapables de se rendre compte des motifs qui le leur font éprouver, Marthe répéta comme la première fois :

—Je ne sais pas.

—Mais c'est mal, cela, très-mal ! s'écria la comtesse d'un ton presque sévère ; c'est de l'ingratitude et Dieu ne protège pas les enfants ingrats. Ton cousin Gontran a pour toi la plus vive tendresse, il faut l'aimer, il le faut absolument. S'il en était autrement, tu me ferais beaucoup de peine et le bon Dieu ne te bénirait plus.

Marthe, au lieu de répondre, cacha son visage dans le sein maternel et se mit à pleurer avec amertume.

Alors, Mme de Kéroual s'efforça de la calmer en la couvrant de caresses et en lui prodiguant les paroles les plus tendres ; mais elle eut beaucoup de peine à y parvenir : l'enfant, oppressée par un étrange et mystérieux chagrin, continuait à sangloter et son pauvre petit cœur palpitant ne se dégonflait pas.

Enfin, après une longue crise, les baisers de Léonie triomphèrent de cette douleur sans cause appréciable. Les larmes cessèrent de couler, les yeux reprirent leur éclat, les lèvres leur sourire, et Marthe consolée, ou plutôt oublieuse, s'échappa des bras de sa mère pour aller rejoindre Georgette qui l'attendait sur la pelouse.

Ce fut alors au tour de la comtesse, restée seule, de devenir rêveuse et triste ; car, en voyant couler les pleurs de sa fille, toute sa gaieté avait disparu.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle presque avec effroi, mon Dieu !

quel terrible instinct de divination avez-vous donc mis au cœur des enfants ? Quelle voix venue d'en haut dit à cette frêle intelligence que je songe à donner la place de son père à celui qui vient aujourd'hui et qu'elle ne veut pas aimer ? Ces larmes de ma fille chérie sont-elles donc, oh mon Dieu ! un avertissement que vous m'envoyez ? L'effroi de mon enfant doit-il me faire comprendre que l'hôte si impatiemment attendu n'apportera pas le bonheur à mon foyer ? mon cœur s'est-il trompé ? Suis-je aveugle ? Est-ce l'abîme qui m'attire ? Le Gontran d'aujourd'hui est-il resté le Gontran d'autrefois ? Oh ! si cela était ! Mais, non, c'est impossible ! L'homme à qui j'ai donné mon âme a commis bien des fautes, mais il les a courageusement rachetées ! au milieu des erreurs de la jeunesse, aucune voix ne s'est jamais élevée pour lui reprocher d'être fourbe et menteur. Et, d'ailleurs, reculer, le puis-je ? Hésiter, même, ne m'est pas permis. Ma destinée est désormais écrite ; il faut que je marche en avant.

Léonie attacha sur sa tête un chapeau de paille, elle quitta le château et s'enfonça dans la plus sombre des allées du parc, où, pendant plus de deux heures, elle tourna et retourna dans son esprit une foule de réflexions de la nature de celles que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Il est bien rare que l'on ne parvienne pas à se convaincre soi-même, quand on éprouve l'impérieux besoin d'être convaincu. La nature humaine est ainsi faite.

La comtesse de Kéroual ne fit point exception à la règle générale ; le résultat de ses méditations finit par être rassurant. Elle se démontra d'une façon lumineuse que les larmes de Marthe ne signifiaient rien ; qu'il serait absurde d'attacher la plus légère importance et de vouloir tirer le moindre pronostic du chagrin sans cause d'un enfant ; que son cœur ne se trompait pas, et qu'enfin tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Aussi, quand Léonie, s'apercevant qu'il ne lui restait plus que deux heures avant l'arrivée du baron Gontran de Strény, songea qu'il était grandement temps de s'occuper de sa toilette, quitta le parc et se dirigea vers le château, son charmant visage était redevenu radieux et ses grands yeux brillaient de leur plus vif éclat.

## XII.—L'arrivée.

Au moment où Mme de Kéroual allait atteindre l'escalier à double rampe conduisant aux appartements du rez-de-chaussée, elle vit à l'une des extrémités de la pelouse, Péline assise sous une tonnelle de verdure et surveillant les jeux de Marthe et de Georgette.

Elle lui fit signe de venir la rejoindre.

—Les enfants peuvent rester seules, lui dit-elle, et puisque vous avez absolument voulu remplir auprès de moi les fonctions de femme de chambre, j'ai besoin de vos services pour m'habiller.

Péline suivit la comtesse. Cette dernière était vêtue, comme de coutume, avec une élégante simplicité, mais, pour recevoir le baron Gontran de Strény, cette toilette lui semblait insuffisante.

Veuve depuis un peu plus de deux ans, Léonie ne portait plus le grand deuil, mais elle n'avait pas encore repris, jusqu'à ce jour, les vêtements de couleurs claires et voyantes.

Elle fit choix d'une jupe de soie, d'un gris perle très-pâle, à rayures blanches et violettes; elle mit un corsage de mousseline blanche, ruché et bouillonné, dont la demi-transparence laissait deviner les rondeurs satinées de ses épaules et de ses beaux bras. Elle disposa son admirable chevelure blonde avec un soin inaccoutumé, et leurs longues boucles encadrèrent délicieusement l'ovale de son doux visage auquel les émotions qu'elle éprouvait depuis le matin donnaient une coloration inaccoutumée.

Ceci fait, elle se regarda de la tête aux pieds dans une grande glace et il lui fut impossible de ne pas s'avouer à elle-même qu'elle était merveilleusement belle et jolie.

Assurément Périne ne pouvait passer pour flatteuse et nous la savons incapable d'articuler un seul mot qui ne fût l'expression exacte de sa pensée.

Elle s'écria naïvement, involontairement en quelque sorte, ne faisant que répéter tout haut ce qu'elle se disait tout bas :

—On ne donnerait pas vingt ans à madame la comtesse!

—Bien vrai? demanda Léonie en se tournant vers elle et en lui souriant.

—Madame la comtesse a des yeux pour interroger son miroir, il doit lui répondre que je suis franche. Un miroir n'est jamais menteur.

—Sans doute, et cependant combien de femmes l'interrogent et ne savent pas, ou plutôt ne veulent pas comprendre sa réponse. Enfin, je me plais à croire le mien, car il me dit comme vous que je suis toujours jeune.

Puis, après un instant de silence, Mme de Kéréal reprit :

—Je n'ai jamais été, grâce à Dieu, bien coquette; je le suis aujourd'hui moins que jamais, et cependant je me sens heureuse, je l'avoue, à la pensée que je puis paraître belle encore: il est si triste de vieillir. Et elle ajouta tout bas: Quand on aime et quand on est aimé.

Périne s'était approchée de la fenêtre et regardait Marthe et Georgette qui se bombardaient joyeusement avec des fleurs dont elles venaient de remplir leurs petits tabliers.

Si madame la comtesse n'a plus besoin de moi, dit-elle, je vais aller rejoindre les enfants.

—Tout à l'heure, répliqua Léonie, rien ne presse; les enfants peuvent à merveille se passer de vous; vous les rejoindrez dans quelques minutes.

Evidemment la jeune femme avait une communication à faire à sa femme de confiance; évidemment aussi cette communication était embarrassante et Mme de Kéréal ne savait comment s'y prendre pour l'aborder.

—Périne, murmura-t-elle enfin non sans une hésitation manifeste, avant une heure M. le baron de Strény arrivera au château....

La comtesse s'interrompit et Périne eut le temps de répondre :

—Tout est prêt pour le recevoir.

—Le baron de Strény est mon cousin, mon unique parent, reprit Léonie; il m'est absolument dévoué, je puis le dire avec conviction, car il me prouve son dévouement mieux que par des paroles. Vous voyez qu'il n'hésite pas à quitter Paris où il est recherché, fêté, où il mène l'existence la plus animée et la plus brillante, pour venir visiter une pauvre recluse comme moi dans la solitude de ce château perdu.

—Je ne vois pas qu'il y ait un bien grand mérite à profiter

de la gracieuse hospitalité de madame la comtesse, dans ce pays qui est magnifique, interrompit Périne.

—Vous vous trompez, ma chère enfant, répliqua vivement la comtesse, ou plutôt vous parlez d'une chose qu'il vous est impossible d'apprécier. Il y a du mérite, croyez-le bien, il y en a beaucoup, lorsqu'on est un homme du monde comme mon cousin, à abandonner le théâtre de ses succès et à rompre avec toutes ses habitudes pour se plier aux miennes qui doivent lui paraître bien monotones et bien incolores. Je suis profondément reconnaissante d'un tel sacrifice et je veux que M. de Strény soit accueilli par tout le monde ici comme un hôte dont la présence est chère et précieuse. Mon désir et mon ordre sont que ceux qui m'entourent considèrent mon cousin comme étant le maître au château autant que moi-même. Faites donc en sorte de lui plaire, ma bonne Périne, car je serais au désespoir, s'il allait ne point partager l'affection que vous m'inspirez.

—Madame la comtesse peut être tranquille, répondit la femme de Jean Rosier, mon mari et moi nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour conquérir les bonnes grâces du parent de madame.

—Et vous y parviendrez facilement, je n'en doute pas, poursuivie Léonie. Gontran saura vous apprécier; il est si intelligent et il est si bon.

Après un silence de quelques secondes, la jeune veuve, toute rongissante et baissant les yeux, murmura :

—Vous comprendrez quelle importance j'attache à la recommandation que je viens de vous faire quand je vous aurai dit que si je me décide un jour à donner un second père à ma bien-aimée Marthe, et à quitter le nom de comtesse de Kéréal, ce sera pour prendre celui de baronne de Strény.

Ces paroles portèrent la lumière dans l'esprit de Périne. Elle s'expliqua aussitôt le trouble et l'émotion de sa maîtresse; elle ne s'étonna plus des soins minutieux auxquels elle se livrait depuis le matin pour préparer à M. de Strény un appartement digne de lui; elle comprit enfin que Léonie aimait son cousin, et comme la comtesse était à ses yeux un de ces êtres parfaits qui ne peuvent faillir et de qui tout est bien, elle ne songea même point à s'étonner de cet amour venu si vite après le veuvage.

—En vous parlant d'un projet d'union qui se réalisera peut-être plus tard, ajouta vivement Mme de Kéréal, je viens de vous donner une grande preuve de confiance; il est inutile, n'est-ce pas, de vous recommander le secret le plus absolu?

—Ah! s'écria Périne, j'espère que Mme la comtesse ne me fait point l'injure de douter de ma discrétion?

—Non, certes, car, si j'en doutais, j'aurais gardé le silence.

Ces mots terminèrent l'entretien; Périne rejoignit les enfants; Léonie quitta son appartement et gagna le parc après avoir ordonné à deux domestiques d'aller attendre auprès de la grille le passage de la malle-poste, afin de transporter au château les bagages du baron de Strény.

Quelques minutes avant quatre heures, les grelots d'un attelage lancé au galop, les claquements du fouet d'un postillon et la fanfare classique de la petite trompette d'un conducteur, se firent entendre sur la grande route, puis la rapide voiture de l'administration des postes apparut dans un tourbillon de poussière et s'arrêta devant la grille.



La portière s'ouvrit ; le baron Gontran de Strény, en toilette de voyage irréprochable, sauta légèrement sur la route, et voyant auprès de la grille Léonie, pâle d'émotion, il courut à elle, lui serra les mains et l'embrassa sur les deux joues en s'écriant :

— Ah ! chère cousine, chère cousine, que je suis heureux de vous voir !

En apparence, il n'y avait rien là de plus que l'affectueuse et cordiale étreinte d'un parent, et cependant la comtesse devint pourpre au moment où les lèvres de Gontran effleurèrent son visage, et son cœur se mit à battre avec une impétuosité si grande, qu'il lui semblait qu'il allait briser sa poitrine.

M. de Strény lui saisit le bras, et, sans s'occuper de ses bagages que le conducteur déchargeait, il l'entraîna sous la voûte de verdure et lui fit prendre une allée latérale si touffue qu'elle en était sombre.

La jeune femme suivit passivement l'impulsion qu'elle recevait de son cousin, elle n'avait plus ni force ni volonté, sa pensée elle-même se noyait dans une sorte d'ivresse intérieure plus facile à comprendre qu'à définir.

Aussitôt qu'ils se trouvèrent tous les deux hors de vue, Gontran la saisit dans ses bras et l'appuya contre son cœur, avec une impétuosité passionnée en murmurant à son oreille :

— Léonie, Léonie, vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ?

— Si je vous aime, balbutia la comtesse, il demande si je t'aime ?

— Eh bien, oui, c'est vrai, j'ai tort, répliqua le baron, vous m'aimez, je le sais, je le sens, j'en suis sûr. Mais je suis si heureux de vous l'entendre dire, c'est pour cela, pour cela seulement que je vous le demande. Dites-le-moi donc, Léonie, oh ! dites-moi que vous m'aimez !

— Je vous aime, je vous aime, je vous aime, et je vous aimerai toujours, fit la jeune femme d'une voix mourante ; et vous, Gontran, m'aimez-vous encore ?

— Plus que jamais, s'écria le baron, plus que jamais et plus que tout. Ce n'est pas de l'amour que j'éprouve, Léonie, c'est du délire, je mentirais en disant que je t'aime, je mentirais, car je t'adore !

Le duo d'amour ainsi commencé se continua jusqu'au château. Léonie éivrée se suspendait au bras de Gontran, elle écoutait sa voix doucement émue qui charmaient ses oreilles comme la plus harmonieuse, la plus céleste des musiques, il lui semblait marcher dans un rêve et tout bas elle se demandait si la terre était le paradis.

Le baron Gontran de Strény, hâtons-nous de le dire, passait à bon droit dans le monde de Paris pour l'un des hommes les plus séduisants qu'il fût possible de rencontrer.

Agé de trente-deux ans environ, au moment où commence ce récit, grand et mince, il réunissait une figure charmante à une tournure tout à la fois cavalière et distinguée.

Une chevelure brune, naturellement bouclée et qu'il portait courte, couronnait son front haut, d'une blancheur de marbre, où se lisaient la résolution et l'intelligence.

De longs cils de velours, qu'aurait enviée une femme, présentaient à ses grands yeux d'un bleu sombre quelque chose

d'oriental et de voluptueux. Sa bouche, admirablement dessinée, servait d'écrin vermeil à des dents admirables. Ses moustaches, presque blondes, longues et effilées, donnaient du caractère à son visage d'une beauté peut-être trop féminine.

Deux choses seulement, non pas sans cesse, mais de temps à autre, venaient déparer cette figure digne de la statuaire antique, c'étaient le regard et le sourire.

Le regard manquait de franchise ; il exprimait à de certains moments l'astuce et la duplicité. Le sourire, tantôt ironique et tantôt sensuel, était parfois presque cruel.

Somme toute, le baron de Strény ressemblait vaguement aux portraits que le dernier siècle nous a légués du fameux révolutionnaire Saint-Just.

La main de Gontran était exquise, longue et mince, avec des doigts effilés et des ongles roses, une véritable main de fils de croisés (et il en avait le plus grand soin) ; le pied d'une forme toute patricienne, disait le gentilhomme au premier coup d'œil.

Gontran savait depuis longtemps à quoi s'en tenir relativement à ses avantages extérieurs, mais il avait sur lui-même assez d'empire pour cacher admirablement la fatuité qu'ils lui inspiraient.

Le culte qu'il professait à l'endroit de sa propre personne, ne l'empêchait point d'affecter une complète ignorance de ses perfections. Tant de modestie, jointe à tant de beauté, devait être une séduction de plus, se disait-il, et il ne se trompait pas.

Nous ne parlerons point avec détail de son élégance, il nous suffira d'affirmer que Gontran était au nombre de ces quelques jeunes gens qui ne suivent pas la mode, mais qui la devancent, et dont les arrêts font loi en matière de toilette, comme jadis ceux de Brummel et du comte d'Orsay.

(La suite au prochain numéro.)

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance.

Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.